

L A  
JARDINIÈRE  
DE  
VINCENTNES,

Par Madame DE V\*\*\*

*Nouvelle Edition, revue & corrigée.*

PREMIÈRE PARTIE.



A LONDRES,

*Et se vend à FRANCFORT en Foire,*

Chez J. F. BASSOMPIERRE, Pere & Fils  
Libraires à Liege.

---

M. D C C. L X I.





A M A D A M E  
LA MARQUISE  
D E  
SENNETERRE.



ADAME,

*Je ne dois pas me flatter d'être jamais assez heureuse pour vous prouver la reconnoissance que j'ai de l'amitié dont vous avez eu la bonté de m'honorer,*

*sans que j'eusse osé y prétendre, si vous n'aviez pas poussé la générosité jusqu'à me l'offrir vous-même ; mais cependant ne voulant point paroître ingrate, quand ce sentiment est si différent de ma façon de penser, permettez, MADAME, que je la signale en vous offrant ce petit Roman de ma composition. Je suis enhardie à prendre cette liberté sur le bonheur qu'ont eu mes Ouvrages précédents : vous m'avez fait la grace de me dire qu'ils ne vous avoient pas déplu, & j'espere que celui-ci aura le même sort. La justesse de votre goût me persuade que s'il a cet avantage, il aura l'appro-*

EPI TRE. v

*bation générale. En avouant la raison qui m'oblige à le mettre sous votre protection, c'est plutôt chercher à vous avoir une nouvelle obligation, qu'à trouver le moyen de reconnoître les précédentes; mais j'espere que vous ne me refuserez pas cette nouvelle preuve de l'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me promettre. Je n'ignore pas que c'est vous servir à votre goût, que de vous fournir les occasions de rendre de bons offices à ceux qui vous sont déjà obligés. Je ferai toute ma vie mon possible pour les mériter, pour conserver cette précieuse amitié, & pour vous prouver que j'en suis di-*

vj            EPITRE.  
*gne, s'il ne faut pour cela qu'en  
connoître parfaitement le prix  
& être avec un parfait dévoue-  
ment, très-respectueusement,*

MADAME,

Votre très-humble & très-  
obéissante Servante DE  
V.....



L A

# JARDINIÈRE DE VINCENNES.

---

## *PREMIÈRE PARTIE.*



VOIQUE la Marquise d'Astrel fût veuve depuis vingt ans, elle n'en avoit cependant que trente-six, joignant à une grande naissance, de la beauté, de la vertu & de gros biens. Ces qualités, qui sont si rarement réunies dans le même objet, lui auroient aisément fait trouver un des meilleurs établissemens de France, si elle eût été en disposition de se rengager de nouveau ; mais quand, à la fin de son deuil, la bien-séance lui permit de penser à un second hymen, loin de profiter de cette liberté, elle déclara hautement qu'elle y renonçoit, ne voulant s'occuper désormais que de sa fortune & de

l'éducation de son fils unique, qui étoit aussi l'unique objet de ses attentions.

On ne crut pas d'abord que cette résolution pût être durable, n'étant pas aisé de penser qu'une femme de dix-neuf ans pût résister aux sollicitations de sa famille, & aux empressements de ceux qui avoient droit de prétendre à sa main; mais fidelle à l'amour maternel qui lui avoit inspiré ce dessein, elle le conserva; & se fortifiant de plus en plus dans ces premiers sentiments, elle cessa enfin d'être regardée comme une personne à marier, se délivrant par ce moyen, malgré sa grande jeunesse, de l'importunité des uns & des autres.

Elle pouvoit croire, sans prévention, que ses attraits auroient été suffisants pour faire désirer sa possession; mais elle n'en eut pas plus d'orgueil, présumant toujours que ceux qui lui faisoient la cour avec tant d'ardeur, étoient presque aussi amoureux des cent mille écus de rente dont elle étoit maîtresse, que de la personne.

Ces gros biens, d'autant plus à désirer qu'ils étoient exempts de dettes ou de procès, n'étoient pas de nature à rebouter qu'il en survînt, puisqu'ils consistoient en des terres considérables, dont les ancé-

tres avoient joui depuis un temps immémorial, & qui lui étoient échus sans obstacle.

La Marquise avoit parfaitement bien vécu avec son époux, & l'avoit aimé tendrement ; mais peut-être la fidélité qu'elle conservoit pour sa mémoire, n'eût pas été capable de la déterminer à un veuvage éternel, si elle eût pu le faire cesser sans porter de préjudice aux intérêts de son fils, qui, pour être riche, n'avoit d'autre ressource que l'espérance du bien de sa mere, le Marquis ne lui ayant laissé qu'une succession si embrouillée, que le conseil de la veuve l'avoit obligé d'y faire renoncer son pupille.

Quoique le jeune Marquis fût resté sans biens, son éducation n'en souffrit point ; & après y avoir donné tout ce qui pouvoit la perfectionner, la Marquise jugea que pour la rendre parfaite, il falloit le faire voyager, étant persuadée qu'il n'y a rien de plus propre à former un homme de son rang.

Le Marquis répondoit parfaitement aux soins que sa mere prenoit pour en faire un cavalier accompli, étant aussi attentif à profiter des leçons qu'elle lui faisoit donner, qu'à lui témoigner par son respect & son plus tendre attachement,

la reconnoissance que lui inspiroit tant de bontés. Le bon usage qu'il faisoit des sentimens favorables dont elle lui donnoit sans cesse les preuves les plus tendres , redoubloit l'affection qu'elle avoit pour lui.

Ce n'étoit point une tendresse de mere aveugle qui faisoit agir Madame d'Astrel : elle avoit la satisfaction de savoir qu'elle n'étoit pas seule à l'admirer , & que c'étoit sans prévention qu'elle le trouvoit charmant. Il étoit fait en perfection , avoit tous les traits réguliers : la physionomie intéressante & un air de grandeur qui brilloit en toutes ses actions , n'auroient pas permis qu'on eût pu le prendre pour un homme du commun , quelque simplement qu'il eût été vêtu.

Les soins que l'on avoit employés à cultiver son esprit , lui donnoient de nouvelles graces , qui , jointes à un caractère généreux & à une ame douce , le rendoient d'un commerce fort agréable. En un mot , il auroit été parfait , s'il n'eût point eu le défaut de trop connoître ses avantages , & d'avoir un peu plus d'estime pour son propre mérite , qu'il ne convient à un galant homme.

Ce vice étoit presque imperceptible par son attention à le cacher ; & ceux qui le pénétoient malgré ses soins , l'excu-

soient aisément, en considérant l'espece d'impossibilité qu'il y avoit pour lui à ne pas ressentir quelques mouvements de vanité, tandis que les hommes qui le connoissoient, recherchoient avec empressement son amitié, & que les Dames ne négligeoient rien pour se saisir de son cœur.

La bonne opinion que ces avances générales lui faisoient concevoir de lui-même, étoit encore fomentée par les adulations d'un ancien valet de chambre, qui avoit appartenu au feu Marquis son père, & qui lui étoit attaché depuis longtemps.

L'âge & les longs services de ce domestique lui donnoient un grand crédit sur son esprit : il l'avoit suivi en ses voyages, où il avoit eu toute la commodité possible pour acquérir sa confiance. La mort de son Gouverneur arrivée tandis qu'ils étoient à la cour de Vienne, en facilita le succès, & lui donna plus d'autorité auprès du jeune homme; cet accident n'ayant pu déranger des projets qui n'avoient pas eu encore le quart de leur exécution.

Dupuy, c'est le nom de ce domestique, eut ordre de sa maîtresse de faire continuer à son fils à visiter les cours de l'Europe, & d'avoir attention à sa conduite. Il s'acquitta assez heureusement de

cet emploi , pour satisfaire tout-à-la fois la Marquise & son jeune Maître, dont il gagna l'amitié, en prévenant attentivement ses desirs.

Le Marquis docile à ses avis , les suivait exactement ; & Dupuy qui avoit ordre de ne rien épargner pour le faire paroître honorablement , le faisoit séjourner dans tous les endroits où il se plaisoit , s'empressant sur-tout à lui faire trouver des plaisirs & de la bonne compagnie.

Cette espece de Mentor n'avoit aucune peine à exciter son pupille au bien , ou à lui faire éviter le mal. Il étoit porté si naturellement à bien faire , que les leçons qu'il auroit pu lui donner , auroient été superflues ; ce qui animoit le zele de Dupuy , & le faisoit tomber lui-même , sans qu'il s'en apperçût , dans un défaut qui est souvent de conséquence pour ceux qui sont chargés de la conduite des autres.

La bonne opinion qu'il avoit de son élève devint si forte , qu'elle se rendit contagieuse , & qu'il ne fut pas possible au Marquis de se voir admirer sans cesse par un homme de qui l'emploi auroit dû être de le censurer , sans se croire exempt de tous défauts ; & même en possession des perfections nécessaires à un homme comme lui.

Son penchant principal étoit pour les femmes, & l'indulgent Dupuy, aussi peu sévère sur cet article que sur tous les autres, loin de s'opposer à ses inclinations, l'encourageoit à les suivre, & lui disoit sans cesse que de toutes les belles qu'il étoit permis à un honnête homme de voir, il n'y en avoit à éviter que de l'espece de celles qui pourroient le conduire au mariage.

Vous n'êtes point le maître de votre main, ajoutoit-il : le moins que vous devez aux bontés de Madame votre mere ; c'est d'attendre une épouse de la sienne ; l'engagement ne doit pas être pour vous une suite de passion. Le bien & l'alliance qu'elle agréra ; sont seuls en droit de vous déterminer. Si la femme qu'elle vous aura choisie est aimable, tant mieux pour elle, elle en sera plus chérie ; mais quand elle ne le seroit pas, ce ne pourroit être un obstacle à votre union. Vous avez trop de probité pour manquer de politesse avec votre femme, & c'est tout ce qu'il faut ; cela ne doit point vous empêcher de disposer de votre cœur comme il vous plaira. Au contraire, il est presque nécessaire d'être amoureux, parce que le désir de plaire à ce que l'on aime, inspire une attention & une émulation qui excitent un

galant homme à se perfectionner. Il vous reste peu de chose pour y parvenir, & sans vous flatter, il n'y a point de jeunes Seigneurs de votre âge qui vous égalent.

Ces discours étoient trop au goût du Marquis, & flattoient trop son penchant pour le trouver rebelle. Il en profita exactement, laissant à la prudence de sa mere la conduite de son établissement, tel qu'elle le jugeroit à propos, & abandonnant son cœur au gré de ses désirs par-tout où son mérite lui faisoit de nouvelles conquêtes.

Il en fit un nombre prodigieux pendant le temps qu'il employa à parcourir l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre & l'Italie. En chaque lieu qu'il jugeoit digne de faire son séjour, le premier de ses soins étoit de lier une intrigue : il y réussissoit parfaitement. Quand on est jeune, beau & bien fait, qu'à ces qualités personnelles on joint l'opulence & la libéralité, ces deux dernieres forment un piédestal aux autres, & les mettent dans un jour si avantageux, que le succès est presque certain.

Le Marquis savoit en perfection se conformer aux divers caracteres des belles à qui il rendoit des soins, soutenant le personnage d'amant tendre & délicat avec celles dont la manie étoit les beaux sentimens ; mais lorsqu'il rencontroit des maî-

treffes plus traitables, son triomphe en étoit plus prompt, sa libéralité détruisant d'abord les vains scrupules dont elles se paroient.

L'habitude à trouver si facilement le moyen d'être heureux, lui persuada que toutes les femmes étoient sur le même pied; & joignant à ces expériences les instructions du bon Dupuy, il ne crut pas qu'il y eût dans le monde une femme digne de son estime, ni qui fût capable de lui résister.

Le Marquis étoit dans cette pernicieuse idée, lorsqu'après quatre ans de voyage, sa mere jugeant qu'il étoit temps de terminer ses courses, le rappella auprès d'elle.

Il obéit en diligence & avec beaucoup de joie: Dupuy lui représentant sans cesse les plaisirs de Paris sous des traits si avantageux & si fort au-dessus de ceux qu'il avoit goûtés ailleurs, il brûloit du désir d'en faire l'expérience, sur-tout d'essayer du commerce des Dames de France, quoique Dupuy, en lui en faisant une peinture charmante, n'eût pas omis de l'avertir qu'elles étoient beaucoup plus dangereuses qu'en aucun autre endroit.

Il lui inspira que le moyen le plus à la mode à Paris, & celui d'éviter bien des chagrins, étoit d'avoir une maîtresse dont